

Il n'est pas surpris quand ce visage féminin apparaît devant le cent quarante-six boulevard Haussmann. Avec un brassard à la Croix Rouge, elle a l'apparence de ces auxiliaires de santé qui vous sollicitent. En la voyant franchir l'entrée, Joseph arbore une expression de déférence pour l'institution représentée. Il l'a peut-être croisée là-bas, à l'hôtel Lutetia.

Il n'est pas le seul, au début printemps mille neuf cent quarante-cinq, à s'y rendre pour consulter les listes affichées des derniers rapatriés des camps, sur les panneaux électoraux. « Déportés » ne se dit pas, le mot est venu plus tard. Ému par le dévouement des bénévoles de la Croix Rouge, des Scouts qui apportent soins, compassion à ces malheureux en pyjama aux sinistres rayures. Il va à la grande galerie où d'autres panneaux affichent des photos et messages. Ces portraits de jours joyeux et de sourires de fête contrastent avec la souffrance de l'instant. Un brouhaha annonce l'arrivée d'un camion de la gare du Nord. Un groom en livrée lance des noms : un appel aux morts. Joseph fuit le regard sauvage d'une femme au corps fragile, soutenant de ses mains son visage cadavérique, comme dans le tableau d'Edward Munch. Les errements d'un petit groupe d'enfants éblouis, sans âge, trop matures, nagent dans leurs vêtements, le tourmentent.

Avant d'y pénétrer, une bousculade derrière les barrières. La queue occupe cent mètres de trottoir. Joseph en profite pour tenter de se faufiler. Et c'est avec un brassard identique qu'une assistante en blouse blanche l'interpelle :

— Monsieur, s'il vous plaît, on ne resquille pas ici, attendez votre tour ! Vous recherchez des parents ou êtes-vous là en curieux ?

— Excusez-moi

En curieux ? Y aurait-il des gens qui viendraient ici en « curieux ? », « curieux » de savoir ce que signifie le terme « déplacement vers l'Est », ou curieux de savoir ce que signifie « rentrer chez soi » pour des survivants passés par les camps allemands ? Ou encore « curieux » de voir la rédemption d'un palace. Il n'est pas si loin le temps où les lustres de Lalique éclairaient les oriflammes nazies de ces salons cossus.

Une retrouvaille redonne espoir à cette foule à la dérive. Un soir Joseph voit une voiture cellulaire emporter sans ménagement un déporté, il s'en offusque, on lui réplique que c'est un « faux déporté. » Démasquer un milicien en fuite ou un kapo honteux, sous un habit dérobé à un déporté mort ou vivant... contrôler les tatouages et vérifier les dires... Ce sont surtout le fond des regards, les silences qui permettent de distinguer la victime du bourreau.

Les nouvelles qu'il recueille sur les ressortissants de Salonique sont contradictoires, d'autant qu'aucun déporté des Grecs de France par les convois de novembre mille neuf cent quarante deux<sup>1</sup> n'est « encore » revenu, ce qui lui aurait permis de se renseigner sur des connaissances. Joseph avait fini par ne plus s'y rendre, préférant garder une lueur d'espoir. Il se dit aussi qu'il n'y a pas de raison de retour par Paris pour les juifs saloniens.

Il se ronge de ne pas avoir de nouvelles et pourtant il veut retarder la révélation de l'inouï.

Il ne peut se résigner devant la notification officielle reçue ce trois décembre mille neuf cent quarante-six

*3 décembre 1946*

*Madame,*

---

<sup>1</sup> Principalement le Convoi n°44 du 9 novembre 1942

En réponse à votre demande nous avons l'honneur de vous informer que sur nos registres de membres de notre Communauté rentrés en notre ville après la Libération figurent les suivants du nom de Soustiel :

1/Soustiel Jacques fils de Raphaël et de Louna né 1911, commerçant rue Médinas n°11

2/Soustiel David fils de Samuel et de Sarah né 1921, commerçant rue Olympou 33

3/ Soustiel Samuel fils de Salomon et de Sarah né 1902, commerçant rue Méthonis n°11

4/Soustiel Bella, sa femme née 1912

5/Soustiel Alphonse, son fils, né 1932

Veillez agréer mes sincères salutations

Signé : Communauté Israélite de Salonique- Directeur des Services Communaux

Il ne peut croire que cette femme, qu'il distingue devant sa boutique, soit sa cousine Rachel. Plus tard elle sera souvent prise pour le sosie de Golda Meir, avec ses petits yeux clairs et rieurs, et ses cheveux ondulés relevés en chignon. Hé oui, elle rit tout le temps afin de cacher un visage ingrat. Joseph connaît ce grand sourire. Là, devant lui, c'est elle, Rachel.

Ils restent ainsi, sur le pas de la porte, immobiles, pétrifiés. Rachel, la petite dernière de Esther et de Yechoua Soustiel. De quoi sont remplies ces lourdes secondes sinon de la culpabilité des survivants.



En riant elle dit, se jetant dans ses bras, les larmes aux yeux.

— Si cousin Joseph, *yo so Rachel, de Selanik*<sup>2</sup>. Joseph, quelle consolation de te voir en vie, *mos mataron todos*<sup>3</sup>! dit elle en asséchant l'eau de ses yeux.

L'un et l'autre s'étreignent fort, longtemps, retardant le moment de se parler de nouveau.

— Rachel, je ne veux pas croire.

— Tous ! Même si je te racontais pendant mille ans, tu ne

pourrais jamais imaginer. Cela a bien eu lieu.

— Tes sœurs ? Revenues ?

— Quoi revenues ? Mortes, *ya s'eskapo*<sup>4</sup>. Le passé n'est plus. Chambres à gaz *i la chiminea*<sup>5</sup>. Elles sont là-haut, dit-elle en montrant le ciel. Aucune de mes sœurs n'est rentrée à Salonique, ni ma mère. Puis encore un long silence, elle poursuit. *Las mataron todas*<sup>6</sup>, Joseph, là bas à Birkenau. Quelle douleur ! *Ke desgrasia*<sup>7</sup> ! Elles ont eu le cadeau de la mort. Pas de mots je te dis.

Le sourire perpétuel de Rachel, c'est son excuse de vivre.

— Gazées ?

— Cramées !

— Il y a des Soustiel qui sont rentrés. Regarde ici, j'ai reçu une lettre de la Communauté qui disait que...

— *Mostramela*<sup>8</sup>!

Rachel lit la lettre.

— Ces Soustiel *no son de muestra mishpaha*<sup>9</sup> ...

<sup>2</sup> Je suis Rachel, de SALONIQUE

<sup>3</sup> Ils nous ont tous tué

<sup>4</sup> C'est fini

<sup>5</sup> Et la cheminée

<sup>6</sup> Ils les ont tué toutes

<sup>7</sup> Quel malheur !

<sup>8</sup> Montre-la-moi

<sup>9</sup> Ils ne sont pas de notre famille proche

— Ce sont des ‘Soustiel’.

— Joseph ! Notre famille a disparu, c’est fini, tu entends fini. Le passé n’est plus. *Sola kedi*<sup>10</sup> ! A part le cousin Moïse, qui est resté en Palestine et Jacques Soustiel à Istanbul tous sont morts dans les camps, en cendres, deux heures après leur arrivée. Yomtov, Sabetay et sa femme Lucie, Raphaël et ses deux enfants Marie et Haïm, Simon et ses quatre enfants Haïm, Albert, Sarah et Esther, Avram et son frère David ! Tous les enfants de ton oncle Haïm et de Esther Pilo... et ma mère, mes grandes sœurs Eugénie, Clara, Lucie avec son mari Sabetay... Ils ont fait la queue pour mourir... Ils chantaient nos chants... *Las buchucas*<sup>11</sup>, Mathilde et Marie, sont parties aussi. Les jumelles ont eu un traitement de faveur par des docteurs, elles ont été massacrées... Ma sœur Clara a réussi à vivre jusqu’au dernier jour du camp. Elle était courageuse. Elle a été fusillée la veille de la l’arrivée des russes. C’est un kapo qui m’a raconté cela. Tous Joseph... tous nos cousins, les Matalon, Kounio, Carasso, Matarasso, Ardity, Errera, Beraha, Broudo, Nahmias, Benveniste, Uziel, Saporta, Saltiel... Rien que pour les Saltiel on a compté que plus de six-cent-cinquante qui ne sont pas revenus ! Tous les Saltiel morts, tu te rends compte, six-cent-cinquante Saltiel !

— *Una desgrasia*<sup>12</sup> ! Catastrophe. Ma pauvre Rachel, dit Joseph fondant en larmes, mais... toi, comment as-tu fait ?

Joseph vacille, s’appuyant contre la vitrine, il s’affale sur le fauteuil de cuir vert. Rachel dans un élan se rapproche de son cousin :

— Je n’y étais pas.

Un long silence se fait en elle puis elle raconte :

— J’ai fui Salonique, j’ai vu *Platia Eleftherias*<sup>13</sup> ... *desmazalados* !<sup>14</sup> Ma mère, *Ke en gan eden este*<sup>15</sup>, m’a demandé de revenir à la maison, au début de quarante-trois, elle ne croyait pas aux rumeurs. Je suis restée cachée à Athènes. J’ai abandonné notre famille, quelque chose en moi me disait de ne pas revenir à la maison. Comme si les Allemands nous avaient préparé des camps en Pologne ! Tu es au courant, le rabbin était l’ami des boches. *Mos engagnaron*<sup>16</sup>, ils ont menti, divisé, rançonné, torturé, volé. Ce qui s’est passé à la *Platia Eleftherias*, était incroyable. Un jour, un an avant les convois pour l’Allemagne, ils ont rassemblé les hommes, comme ça pour les recenser... un shabbat<sup>17</sup> en juillet, les salauds ! Les malheureux, en rangées, sont restés sous une chaleur de plomb face à la mer... *una desgracia, la mar kedava blu komo el sielo*<sup>18</sup>, à midi, ils les ont obligé à regarder le soleil sans lunettes. Le soleil frappait, ils tombaient éblouis, aveugles. L’après midi, ils ont dû faire des gymkhanas et autres culbutes grotesques pour les briser devant les Grecs à leurs fenêtres. Leurs rires et leurs applaudissements cassaient le silence entre les ordres aboyés dans les hauts parleurs plantés sur la place. Les ordres d’ordures. *Las ventanas de las kasas mos miravan kon ojos*<sup>19</sup>. Toute la populace était là pour voir la communauté humiliée. Celui qui avait trop chaud *o ke pishava*<sup>20</sup>, leurs chiens de merde se jetaient dessus en les mordant, et celui osant secourir le pauvre était cogné avec des bâtons. C’est arrivé au fils de M., il s’appelait... *ya me olvidi*<sup>21</sup>... Si Yacov, Yacov M., un beau garçon musclé dans un costume

---

<sup>10</sup> Il n’y a plus que moi

<sup>11</sup> Les jumelles

<sup>12</sup> Un malheur

<sup>13</sup> Place de la Liberté

<sup>14</sup> Les malheureux !

<sup>15</sup> Quelle soit au paradis

<sup>16</sup> Nous avons été roulés dans la farine

<sup>17</sup> Samedi 11 juillet 1942

<sup>18</sup> La mer restait bleue comme le ciel

<sup>19</sup> les fenêtres des maisons nous regardaient étrangement

<sup>20</sup> ou qui urinait

<sup>21</sup> J’ai oublié

blanc... il est mort quelques jours après. J'ai vu ! J'ai prié « Mon Dieu de tendresses, toi témoin de cette réalité, pourquoi tolères-tu que ces brutes tapent impunément. » J'ai imploré Sa main d'arrêter, Il n'a pas répondu ! Il était où ? Tu sais, toi ? Le costume blanc de ce malheureux était couvert *de sang*<sup>22</sup> rouge, *la kolor mala*<sup>23</sup>. Un officier SS a brisé sa matraque sur sa nuque en l'insultant, il gueulait : « Juif capitaliste, Juif communiste, c'est de ta faute, rampe fils de chien. » Heureusement pour lui, il est mort, la suite lui a été épargnée. Alors moi, je me suis dit que des humains-inhumains capables de faire ça étaient des machines métalliques, qu'ils n'avaient pas du tout l'intention de nous ouvrir des camps de travail à Cracovie ou au Diable ! Dire qu'ils pensent que c'est eux la race supérieure !

— Le Grand Rabbin était avec les satans-allemands ? demande Joseph stupéfait.

— Un impuissant, docile. Comme il parlait allemand, il se croyait compris par les autorités! *Ke bovo*<sup>24</sup>, ignorant ce Koretz, *de mi kulo*<sup>25</sup>, tu sais c'est un Rabbin azkenaze que ses imbéciles de la Communauté sont allés chercher à Berlin avant la guerre! Les rabbins voulaient un grand Rabbin moderne! Tu vois où nous a amenée leur modernité ! Lui aussi il est parti là-bas, mais pas à Auschwitz, ils l'ont expédié à Bergen-Belzen par le dernier wagon. Il a sauvé sa peau, il est revenu vivant à Salonique!

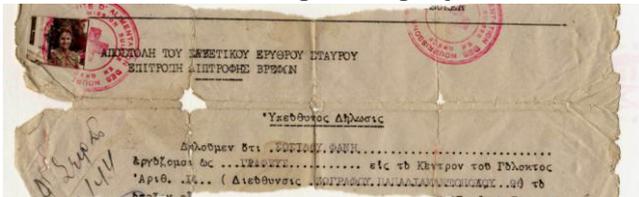
Rachel poursuit :

— A Athènes, quand j'ai raconté ce que j'ai vu Place de la Liberté, on m'a pris pour une folle. Les communications étaient coupées, pas de téléphone. Lorsque *las angustias*<sup>26</sup> ont commencé les rafles d'Athènes, je me suis cachée grâce à des orthodoxes bienveillants. La police nous laissait tranquilles. Le grand-rabbin d'Athènes, un *khakam*<sup>27</sup> Barziläï, lui, il ne parlait pas l'allemand et il n'a pas fait ses études en Bavière, alors il est intelligent, il a brûlé la liste des juifs. Pas d'archives, pas de déportation... A la fin de la guerre, j'ai rejoint la Croix Rouge et ... la suite ne peut plus sortir de ma bouche. La mémoire, c'est fait pour les vivants qui ont un corps et un cœur qui bat. Si tu veux continuer à dormir, il ne faut pas m'écouter. *Yo no durmo mas*<sup>28</sup>. Puis brutalement, elle demande :

— Et toi, Joseph, ça va ? Ta femme ? Où est-elle, Iren ? Et sans attendre la réponse : Joseph, Dieu est impensable, invisible, Il est mort dans les camps là-bas à l'Est. L'Humanité est morte. Je ne sais pas ce que je vais devenir, plus rien ne me retient. Le monde n'est plus, où sommes-nous ? Qui sommes-nous ?

— Que vas-tu faire ?

— *No se en ke tiempo me topo... si es manyana, o otro dyo... ke me pasa...*<sup>29</sup>



<sup>22</sup> de sang

<sup>23</sup> cette méchante couleur

<sup>24</sup> Quel imbécile

<sup>25</sup> De mi kulo : quelqu'un qui ne correspond pas à ce qu'on attendait

<sup>26</sup> Les ordures

<sup>27</sup> Intelligent

<sup>28</sup> Moi, je ne dors plus

<sup>29</sup> je ne sais pas où j'en suis ... si c'est demain ou un autre jour... qui survient.

ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΠΟΛΙΤΕΙΑ  
ΑΣΤΥΝΟΜΙΑ ΠΩΛΕΩΣ

Α' Αστυνομικόν Τμήμα  
Αριθ. 2784

ΔΕΛΤΙΟΝ ΤΑΥΤΟΤΗΤΟΣ

Ἐπώνυμον Σωββίδου  
Ὄνομα Ραχήλα  
Πατρός ἢ Συζήγου Πέτρος  
Μητρός ἢ Γένος Μαρία  
Ἐγεννήθη ἐν Βόρεια  
Τὸ ἔτος 1919  
Δημότης Ἀθῶν  
Ἀριθ. Μητρώου —  
Ἐπάγγελμα Διαία  
Κατοικία Ἀθῶν  
Ὀδός Ξετία ἀριθ. 75  
Ἐπάγγελμα —  
Θρήσκευμα Ὁρθόδοξος  
Ἐν Ἀθῶν τῇ 6/9/1943  
ΔΙΟΙΚΗΤΗΣ

50 ΔΡΑΧΜΑΙΝ  
ΒΑΣΙΛΕΙΟΝ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ  
ΚΙΝΗΤΟΝ ΕΠΙΧΕΙΜΑ




Toutes les soeurs et les parents de Rachel avant 1943